

LES LYCÉENS DE LA NUIT

Maria-Inez CAVALIERI

Maria Inez Cavalieri Tinoco Cobral n'est connue de ses élèves et de ses collègues que par son prénom. Au Colegio Estadual (lycée d'Etat) Lins de Rego à Sao Paulo (Brésil) où elle enseigne depuis sept ans, seuls les prénoms ont cours et les casiers des professeurs sont étiquetés en conséquence. Or ce collège est installé dans des bâtiments scolaires qui reçoivent durant la journée quatre établissements différents : une école élémentaire de 7 h 30 à 11 h 30, un premier collège de 11 h 30 à 16 h 30, un second de 16 h 30 à 19 h 30 et un troisième de 19 h 30 à 23 h 30 ; quatre univers se succèdent ainsi avec leur chef d'établissement, leurs professeurs, leurs agents, leurs élèves, ce qui se traduit par un délabrement partagé et l'impossibilité de posséder une salle qui soit propre à un professeur ou à une classe. Les enseignants apportent leur matériel et leur documentation dans des sacs ou dans des boîtes, sans oublier la bouteille thermos qui contient le café qu'on partagera à la récréation car malgré la dispersion et le travail à la chaîne, la pause en commun autour d'une tasse de café est rituelle.

Mais laissons Maria-Inez nous parler de ses élèves :



Ils ont travaillé toute la journée dans les supermarchés.

Mes élèves :

Ils ont entre 12 et 18 ans. J'enseigne la langue maternelle et le français aux élèves du cours du soir. Parmi eux, un nombre important ont moins de 14 ans mais comme ils travaillent du matin au soir dans les supermarchés, ils ne peuvent pas venir au « lycée de jour ». La scolarité obligatoire fixe à 14 ans l'âge de sortie des élèves mais n'interdit pas le travail des adolescents à partir de 12 ans. Un texte récent vient de sortir, néanmoins, qui oblige les patrons à payer le salaire minimum entier à ces enfants s'ils ne fréquentent pas l'école, à la place du demi-salaire (150 F par mois) qu'ils touchent actuellement pour une longue journée de travail derrière les caisses des supermarchés (à Sao Paulo, plus de 2 000 adolescents ont cette charge) ou aux comptoirs d'emballage et de conditionnement.

Ils ont travaillé toute la journée. Il y en a qui me viennent très fatigués et qui ont tendance à somnoler. D'autres n'ont pas dépensé assez d'énergie parce qu'ils font un travail bureaucratique. Ceux-là ont besoin de bouger et ils essayent de chahuter. Mon grand problème a été de trouver une pédagogie adaptée aux deux catégories d'élèves. Il faut dire que moi-même, je me sens en forme surtout vers le soir, comme beaucoup de Brésiliens, et que les cours du soir me conviennent parfaitement, d'autant plus que le jour, je peux continuer à fréquenter l'Université, à me documenter... Les élèves du soir, volontaires et pauvres, sont très attachants.

Ma méthode d'enseignement

Je n'ai vraiment commencé à mettre mon enseignement en question que lorsque j'ai été conduite à apprendre et à enseigner une langue étrangère, le français. Un professeur de l'Université, Michel Launay, nous a proposé d'expérimenter pendant son cours et, si possible, dans nos classes une « pédagogie Freinet ». J'ai commencé par introduire dans mes classes de portugais, c'est-à-dire de langue maternelle, des plans de travail mensuels. Par petits groupes ou individuellement les travaux programmés par les élèves sont présentés à la classe. On examine ce qui a marché et ce qui n'a pas marché. La classe propose une note (la notation régulière est obligatoire), cela se fait vite, il n'y a pas de problèmes. Pour les enquêtes, actuellement, il y a un groupe qui travaille sur un auteur brésilien. Il a fabriqué un petit questionnaire et l'utilise au lycée et dans la rue. Il va présenter le résultat à la classe. D'autres élèves ont fait une enquête en collaboration avec un grand-père d'une des filles pour savoir comment était le quartier il y a cinquante ans, comment il a évolué, comment la pollution l'a envahi (avec ses 11 millions d'habitants et son urbanisme sauvage, Sao Paulo ne pourrait pas déverser dans ses rues les habitants de ses tours en cas d'incendie général, de cataclysme !). Mais il y a aussi des présentations à la classe de recherches concrètes : quelques élèves construisent, en ce moment, des postes de radio.

Le texte libre a bien démarré mais aussi les dessins satiriques et humoristiques. Notre journal est tiré à la ronéo à alcool ce qui ne donne que des résultats médiocres qui les déçoivent. De plus, il faut s'arrêter au 80e exemplaire. Il se vend bien.

Ils n'ont pas l'impression d'être muselés.



Une méthode naturelle de français, langue seconde

Curieusement, les élèves sont motivées très différemment pour l'oral et l'écrit. Nous sommes trop pauvres dans notre établissement pour expérimenter une méthode audio-visuelle.

Nous procédons de façon empirique. Objectif essentiel : ne pas lasser l'auditoire qui a déjà une rude journée de travail derrière lui et dont le pouvoir de concentration est au plus faible. Deux groupes se constituent généralement mais nullement de façon stable. Il y a ceux qui ont envie de parler, de bouger un peu et le groupe des «studieux» qui veulent travailler sur documents, comprendre et traduire des textes, écrire des lettres à des correspondants francophones. Les groupes ne sont pas définitifs, imperméables mais varient en fonction de la fatigue, de l'humeur, des amitiés et des inimitiés. Parfois j'interviens, bien sûr, pour ceux qui ont tendance à fuir un effort ou qui n'ont pas le courage de finir un travail entrepris. «J'interviens» n'est pas le mot exact, c'est toute la classe, dans une courte séance de mise au point, qui assure la régulation des activités. Le premier groupe, celui qui veut parler français, part d'une situation courante dont il tire un sketch court en portugais. Dernièrement : un couple arrive dans un hôtel en France, demande une chambre, s'y fait accompagner par un réceptionniste. Je traduis alors, oralement, ce sketch en français et on l'enregistre. Ils l'écoutent dans une salle voisine, le répètent en essayant tous les rôles puis viennent le jouer en fin de leçon. Puis se greffent là-dessus les exercices structuraux habituels, les corrections phonétiques, parfois la retranscription du sketch. Naturellement la participation est très vive parce qu'à aucun moment, ils n'ont l'impression d'être muselés, limités et contraints par un manuel ou des histoires artificielles, idiotes. La dramatisation me permet de mieux les connaître et eux-mêmes acquièrent plus d'assurance dans la vie courante.

L'autre groupe, pendant ce temps, est plongé dans des journaux, des revues, des atlas. Des élèves rédigent de petites monographies sur les régions, les villes de France, sur les coutumes, la civilisation. Ils vont au consulat demander des diapositives et préparent un montage. Ils interviewent des professeurs français ou des filles de professeurs français, des gens dans la rue. Ils présentent tout cela à la classe.

Ce qui a changé

Je me sens très bien et j'ai l'impression que les élèves se sentent très à l'aise dans mes cours. J'éprouve un grand plaisir à enseigner, à travailler avec eux. J'ai même perdu la notion du temps, ce qui n'est pas difficile dans une ville où il est courant de se coucher à 2 ou 3 heures du matin. Ceci ne veut pas dire que je ne rencontre pas de difficultés. D'abord l'installation matérielle : être en transit, dans un local anonyme, ce n'est pas toujours confortable. D'autre part le succès a son revers : j'ai des classes de plus de 30 élèves, j'en ai même une de 54 élèves. De toutes façons il faut qu'il y ait au moins 30 élèves pour ouvrir une classe et on ne dédouble pas à moins de 50 élèves et pas toujours... Mes collègues acceptent ma façon de travailler, nous nous entendons très bien en général. Pourtant que mes élèves se déplacent, qu'ils fassent du bruit dans les couloirs, me vaut parfois quelques remontrances. La bibliothèque est minuscule — une vingtaine de places assises — et elle est destinée aux professeurs. Alors lorsque des élèves, avec leurs mains un peu rudes, consultent les livres, il y a des regards inquiets chez les adultes... Les livres, il faut qu'ils restent impeccables.

Quelques collègues ont été intrigués de voir que mes élèves aiment bien mon cours et qu'ils ne se précipitent pas dans la rue à la cloche de 23 h 30. Ils m'ont demandé d'organiser un petit groupe d'étude de la pédagogie Freinet. Mais cela reste encore un groupe d'étude. La pratique c'est peut-être pour l'année prochaine...

La dramatisation me permet de mieux les connaître.

